Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XV. *PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 14 DECEMBRE,* 1878. *NO. 7.*

LE LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques.
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:
$5,00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....$1,00.
Par carré de chaque publication subséquente ..... 75.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.
St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Comes, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.
Nouvelle-Ibérie:—
Vacherie:—Morris Feitel.

A PROPOS DES FEMMES.

Des individus sans sexe, enveloppés d'ombre et d'hypocrisie, vous accusent d'irreligion et d'immoralité; mais Salomon a dit dans ses *Proverbes*: "Les yeux de l'Eternel sont en tous lieux, voyant les méchants et les bons."

SAPIENS.

I.

Nous ne savons point si c'est à Benjamin Constant ou à M. de Rocca que la baronne de Staël dit un jour ces paroles bien connues et peu flatteuses: Depuis que je connais les hommes, j'aime les chiens.

Madame de Staël avait de l'esprit.

Mais s'il est un personnage fastidieux, plein d'ennui, vilain même, grossier souvent, privé de charme et d'intérêt, avec lequel on ne peut que s'encanailler de la façon la plus absurde, c'est assurement l'homme en général et le politicien en particulier.

Et plutôt que de perdre son temps, son style et ses mœurs avec ce politicien, plutôt que de hanter les clubs, les législatures et le Congres, en nous détournant de Hayes, qui écrit des messages, de Sherman, qui s'occupe de finances, et de Butler, qui louche horriblement, entrons dans le monde gracieux et charmant des femmes.

La femme nous consolera sans doute de l'homme.

Car cet homme, nous le répétons, est dépourvu de toute grâce, vain et sot, et quand vous le voyez dans la boutique, au comptoir, au club, au Sénat, au Congrès et partout, habillé ou en deshabillé, vendant, achetant, perorant, légiférant, jugeant, taisant la roue, le polichinelle ou de la politique, vous éprouvez un mâle ennui et vous avez l'imprescriptible droit de répéter le mot de la baronne de Staël. Ce mot n'est humiliant que pour les chiens.

Mais la femme, d'ordinaire, est charmante. Plus on la connait, plus on l'aime. Il faut respectueusement courber la tête et plier le genou devant elle. C'est le chef-d'œuvre de la création, et un chef-d'œuvre qui défie toute comparaison, qui ne sera jamais surpassé dans les temps à venir, et qui portera toujours à son front le nimbe des anges.

Le poëte persan a donc eu raison de dire: Il ne faut pas frapper la femme, même avec une feuille de rose.

Aussi, c'est un genou en terre, le front incliné, l'âme pleine d'un respect qui touche à l'adoration, c'est-à-dire avec un culte de dulie, que nous commençons et que nous finissons ce premier chapitre. Et si nous n'étions point en hiver, saison triste et sans fleurs, nous voudrions remplir cinquante-deux corbeilles avec des roses embaumées et en semer les feuilles aux pieds adorables du chef-d'œuvre de la création.

Mais ce sera pour le printemps prochain. On est toujours plus poëtique au printemps qu'en hiver, à la saison des roses qu'à la saison des neiges.

II.

Toutefois, si nous payons un légitime tribut de respect à la femme, la mettant à dix coudées au-dessus de l'homme, lui trouvant des vertus de choix et de perfection que l'homme ignore le plus communément—car la femme est belle, douce, aimante intelligente, dévouée et héroïque—il nous semble bon que la femme reste dans sa nature, son rang et son rôle. Nous la voulons digne et vraie, simple et chaste, dans la discrétion de son sexe, la pureté de son devoir et la sainteté de sa famille. Elle nous paraitrait arrogante dans la cité politique, et nous la méprisons dans la rue.

Au reste, qui ne connait pas le véritable rôle de la femme et le christianisme n'a-t-il point fixé ce rôle dans la morale la plus élevée et la plus vraie Est-ce que le mariage, avec sa légitimité de droits, de devoirs, d'affections et de sentiments communs, n'est pas la plus haute des institutions sociales,—l'institution sur laquelle reposent la famille, la patrie et l'humanité? Par quoi vous plairait-il de la remplacer pour que nous ayons des pères, des mères et des fils? Votre liberté absolue, rêvée par quelques fous ou quelques dévergondées, produirait pour la femme l'immoralité la plus profonde et l'esclavage le plus honteux. Ne supprimerait-elle point la paternité et la maternité?

Oui, le rôle de la femme, rôle chrétien rôle de son sexe et de sa nature, est bien connu. Et ce n'est pas en détachant la femme de l'homme que vous élèverez l'homme et la femme. Car ils doivent marcher ensemble, grandir ensemble et s'associer autrement que pour un jour dans cette vie d'affections, d'œuvres et de responsabilités morales. Le lien fait leur force, et tout ce qui tendrait à relâcher ce lien, faisant la femme plus libre, plus masculine et plus politique, compromettrait l'honneur de la femme et ne vaudrait rien de bon à l'homme.

Ce n'est pas, bien entendu, que nous nous élevions en faux contre la séparation et le divorce, et nous n'admettons point l'indissolubilité qui consacrerait la misère, la guerre et la honte; mais l'exception n'est jamais que l'affirmation de la règle, et nous pensons que le lien ne doit pas être rompu sans cause, à la légère et pour une fantaisie malsaine. Il est sacré. C'est une institution suprême. C'est par lui que la société existe, que la civilisation se développe et que nous marchons tous dans la lumière, dans la vérité et dans l'honneur. Sans lui, encore une fois, nous vivrions dans la promiscuité et dans l'opprobre, plutôt selon le règne animal que selon l'intelligence et la conscience.

Respectons-le.

Plaignons de même ceux qui ne le contractent point et qui sont immoraux.

III.

Il y a beaucoup de femmes chrétiennes aux Etats-Unis.

Nous devons même dire que les femmes chrétiennes sont la très grande majorité.

Et nous entendons aussi bien celles qui sont catholiques que celles qui sont protestantes. Une légère différence dans le culte ne constitue point une morale différente, et ceux qui marchent dans les pas de l'Evangile, ayant la vérité de Jésus dans le cœur, n'étant ni menteurs, ni hypocrites, ni superstitieux, ni persécuteurs, ne sont assurément pas des païens. On trouve même bon nombre de philosophes qui sont aussi bons chrétiens que les pères Jésuites. Si les pèlerinages à Rome ou à Lourdes sont bons, ils ne sont aucunement de rigueur, et croyez fermement qu'on peut être honnête femme sans chanter absolument les mêmes psaumes. Dieu va dans tous les temples, se donne à tous les cœurs sincères et ne damne pas les uns pour faire plaisir aux autres. Il est le même pour les protestants de bonne foi que pour les catholiques de bonne foi.

Nous disons donc que la femme américaine est chrétienne. Et c'est sa gloire. Ne lui en cherchez pas une autre. Et tant qu'elle persévera dans cette foi, dans cette loi, dans ces mœurs, elle sera digne, et l'homme sera digne par elle. Car c'est la dignité de la femme qui fait la dignité de l'homme. Bien plus, la dignité d'un peuple se mesure à la dignité des femmes de ce peuple. Voyez les vieux Germains du temps de César, alors que la femme assistait aux conseils des guerriers. Quand la matrone filait, croyait à Vesta et ne se couvrait point de bijoux vains, Rome était libre, fière et forte. Mais si la Turquie, aujourd'hui encore, est une honte pour le siècle et la civilisation, c'est que la femme s'y vend, n'a pas d'âme et n'est qu'un objet de plaisir ou un moyen de reproduction.

Oui, si vous voulez savoir ce qu'est un peuple, ce qu'il vaut en intelligence, en moralité et en lumière, voyez ses filles et ses femmes. Le fils dit la mère encore plus que le père. Et croyez bien que d'une femme asservie, flétrie, n'étant pas la reine de la famille, l'exemple du foyer et la conscience de la maison, il ne peut point sortir une race saine courageuse et faite pour de hautes destinées. Et si—entre parenthèse—il nous était permis de dire ici qu'il est un grand peuple dans le monde, très laborieux, très généreux, ayant autant surpris le monde par le miracle de sa résurrection récente que par les miracles de ses gloires passées, nous dirions que ce peuple possède une femme qui est la divinité du travail, de l'ordre et de l'économie. Et cette femme, une associée, une égale, une épouse et une mère, ne rêve pas plus des libertés absurdes dans un rôle masculin qu'elle ne consentirait à s'avilir dans une polygamie impure.

IV.

Car, aux Etats-Unis, en dehors de la grande majorité des femmes chrétiennes et sages, nous avons les femmes des deux extrêmes.

Et c'est bien le cas de dire que les deux extrêmes se touchent. La servitude et la licence donnent les mêmes fruits, des fruits pourris. Le gynécée d'esclaves et le club des femmes libres se valent. Il y a la même morale au fond. Et c'est au nom de la justice, de la morale, de la civilisation et de la raison, qu'il faut combattre toute doctrine ou toute religion faisant de la femme une espèce de gars politique ou une Mormone abrutie et vile.

Mais commençons par le gars politique. Car c'est la raillerie qu'il faut dans ce cas, tandis que dans l'autre, bien que tout ce qui ressemble à de la persécution nous déplaise, il nous sera peut-être nécessaire d'invoquer le concours des législateurs.

Or, mesdames et mesdemoiselles de la politique, du suffrage universel et de l'emancipation, s'il est juste que la femme, beaucoup moins mère et presque pas du tout épouse, devienne citoyenne, électrice, votante, représentante, sénatrice, juge, constable, membre d'un jury et membre de la milice, ainsi que l'égalité le veut et que les théories nouvelles le réclament, il faut premièrement changer d'habit. Vos nouvelles fonctions civiles, judiciaires, militaires, politiques et sociales, ne s'accommodent plus de la robe et de la jupe. La culotte devient rigoureusement nécessaire. Et si le devoir m'appelle, comme soldat et milicien, à monter à cheval, à courir à l'ennemi, à combattre les Peaux Rouges ou les grévistes en révolte, il me faut au moins une paire de bottes à l'écuyère. Les longs cheveux de reine sont également de trop, comme aussi la modestie. Adieu le travail de la maison, le soin des enfants, l'amour de la famille, la causerie du foyer, la lecture, le chant, le piano et la chasteté! On est mon journal ou mon fusil? C'est à dix heures que je pars pour la revue, le club, la Chambre ou le jury. Et mon discours n'est pas encore achevé. Je n'en trouve point la péroraison. Bah! avant d'entrer à la Chambre, dont le séance sera sans doute fort orageuse, car on discute la suppression des sexes, je prendrai un ou deux *cocktails* au café du coin. Mais il ne faut pas que j'oublie mon revolver. On ne sait vraiment pas ce qui peut arriver. Quant au gueux accusé d'avoir maltraité sa femme, parceque la pauvre malheureuse a donné à souper à quelques amis politiques, son compte est clair. Dussé-je retenir le jury renfermé pendant trois jours et trois nuits, il sera condamné à vingt ans de galères. Ces hommes sont incroyables. Ils veulent toutes les libertés pour eux, toutes les servitudes pour la femme. A eux seuls les libres amours! Mais la femme, Dieu merci, proteste, résiste, légifère, commande et triomphe à son tour. Et c'est là le progrès. Nous avons assez longtemps souffert, gémi, pleuré et porté la robe. Vivent les culottes, les bottes à l'écuyère et les libres amours! La femme est enfin affranchie!

V.

Pauvres folles.

Les libres amours, ainsi que vous l'entendez, sont les libres débauches. Il n'en peut sortir que la misère et l'ignominie. Si vous multipliez vos folies ou vos orgies par la multiplication des hommes, vous tombez dans le mépris de la publicité et de la rue. Vous êtes la chose flétrie, partagée, passant de main en main et qui s'est livrée elle-même. Vous n'avez plus de nom dans la langue de la civilisation et du respect. Et le respect, croyez-le, est bien plus que l'amour la véritable puissance de la femme. L'amour séduit, entraine, emporte, passe et laisse la vieillesse misérable et déshonorée. Ses écarts, charmants dans la jeunesse, sont l'amertume et le repentir de l'âge mûr et des vieux jours.

En vérité, une maison chrétienne, honnête et honorée, n'est point une tente ou une auberge. Quand la jeune femme y entre, avec son mari, et le mari de son choix et de son cœur, c'est pour y rester, la faire sienne, l'embellir, la peupler et ne jamais la livrer aux maraudeurs de la profanation. Dieu, en lui donnant des enfants, ne lui donne-t-il pas des anges gardiens? Et si elle quittait son toit pour un autre, puis pour un troisième, jusqu'à la flétrissure de sa beauté et jusqu'au dégoût des choses, serait-elle bien sûre de mourir dans une maison à-moitié honnête, si cette maison n'était point un hôpital? A la dernière heure, que la folie hâte toujours, aurait-elle un mari et des enfants pour prier et pour pleurer? Les amants sont loin à cette heure, et ils n'ont voulu de vous que le plaisir et la beauté.

Mais si la maison domestique est le sanctuaire de la femme, son royaume et sa souveraineté, sans que le mari cesse pour cela d'être le seul et le véritable *prêtre* de la maison, la cité politique, avec le forum, la tribune aux harangues, le prétoire et les légionnaires, ne vaut absolument rien pour la femme. C'est un renversement dans les rôles. Il est des vertus que la femme perd sur la place publique, et nous ne pouvons désirer que la nôtre ressemble à l'Amazone, qui se coupait le sein, à la Spartiate qui n'était qu'une reproductrice, ou à une politicienne, qui deviendrait une harpie. Bien plus, si la femme perd la première vertu de son sexe, la modestie, vous pouvez affirmer qu'elle perd tout. Car la modestie est le grain précieux d'un divin chapelet et quand vous avez rompu le fil pour en arracher la modestie, tous les grains tombent, s'éparpillent et s'écrasent sous les pieds des passants. En d'autres termes, la modestie est la pierre précieuse du collier de la femme. Mais il ne serait pas bon, non plus, que la femme n'eût que des vertus extérieures, et qu'elle fût perfide, hypocrite et mentense.

VI.

A l'opposé de la femme libre, dont nous ne voulons pas, se trouve la femme esclave, qui est misérable et honteuse.

Et quand nous parlons de la femme esclave, il ne s'agit point de la pauvre négresse de Cube ou d'ailleurs. Car cette négresse, malgré son origine et sa peau, a autant de droits à la vie et à la dignité humaine que la plus blanche des Georgiennes.

Mais il y a des Georgiennes qui sont esclaves, non seulement en Turquie, où vous trouvez des marchés de femmes, mais encore en Amérique, aux Etats-Unis, et sous les plis d'un drapeau qu'on dit généreux, glorieux et républicain.

Voyez plutôt:

C'est à Salt Lake City que la chose a eu lieu, et ce sont les femmes de l'Utah, jeunes et vieilles, belles et laides, que ont voté les splendides Résolutions suivantes:

Lisez et ne soyez point scandalisés.

"Nous femmes de l'Eglise de Jésus—Christ et des Saint du Dernier Jour, avons été calomniées par quelques unes de nôtres relativement à nos droits les plus sacres, droits qui découlent des saintes révélations de l'épouse et de la mère, venons ici affirmer énergiquement nos vrais sentiments et solliciter un examen impartial et complet de notre cause, c'est pourquoi il est

"*Résolu que*—Nous, femmes de l'Eglise de Jésus-Christ et des Saints du Dernier Jour, en qualité de citoyennes légales des Etats-Unis, réclamons le droit garanti pas la Constitution, à savoir que le Congres ne promulguera aucune loi relative à l'établissement d'un religion quelconque ou à son libre excercice par ses adherents, droit que nous entendons exercer non pour scandaliser autrui, mais pour y trouver le bonheur suivant les conceptions de nos consciences;

"*Résolu que*.—Nous protesterons contre la promulgation de toute loi tendant à priver des citoyens américains, de l'un ou de l'autre sexe, de ses droits constitutionnels, et que nous unissons nos efforts pour obtenir l'unanimité des voix des femmes de notre croyance religieuse relativement au vote d'un seizième amendement pendant la session du prochain Congres;

"*Résolu que*—nous confessons solennellement notre croyance dans la doctrine de l'ordre pertriarcal du mariage, doctrine qui procede de la révélation divine et a été pratiquée par le peuple de Dieu dès les premiers âges et est rétablie en ce moment sur la terre par Celui qui a été, est et sera de toute éternité, doctrine qui, si elle était répandue et pratiquée suivant les préceptes sur lesquels elle repose et les principes les plus purs de la nature humaine, donnerait la longévité, la force et la gloire au peuple qui en ferait sa loi. C'est pourquoi nous l'appuyons comme étant l'un des principes fondamentaux de notre sainte religion et réclamons le droit de la pratiquer;

"*Résolu que*—Nous apprécions sincèrement les efforts des dames de la National Woman's Suffrage Association" qui, bien qu'opposées à la pluralité des mariages et n'ayant nullement la même manière de voir que nous à cet égard, ont néanmoins bravement défendu les droits des femmes de l'Utah dans les couloirs du Congrès, et que nous saisissons cette occasion de leur offrir publiquement l'expression sincère de notre cordiale gratitude;

"*Résolu que*—Les femmes de l'Utah adresseront au Congrès un mémoire justificatif de leurs doléances et qu'elles feront toutes les autres démarches nécessaires à l'effet de se défendre contre les attaques impitoyables et injustes dirigées contre leurs droits religieux et constitutionnels."

Le seizième amendement à la Constitution, dont parlent ces dames, a pour but des protéger la polygamie et de lui donner droit de soleil et de cité.

VII.

La *Polygamie*, voilàle mot de ces dames.

Car ce sont les femmes elles-mêmes, en ce pays de Mormon, qui demandent leur déshonneur et leur honte, qui se groupent en troupeau sous l'ombre du bélier et qui trouvent bonne une religion transformant la femme en femelle.

La polygamie, pour elles, est un dogme religieux. Elles s'en réclament comme d'une civilisation et d'une moralité supérieures. Le mariage, dans les conditions de la monogamie, avec son égalité, son équite et son respect, ne vaut rien. Les vieux patriarches, avec leurs femmes et leurs servantes, ont eu raison, et c'est en vertu d'une révélution absolument divine que Salomon le sage eut jadis à lui tout seul sept ou huit cents femmes.

Un instant, les belles!

Oui, l'Orient eut la polygamie, et il l'a même encore. Mahomet, pas plus qu'Abraham et Salomon, n'a été le législateur de la monogamie, bien que la legende de la création, avec Adam et Eve dans l'aube du monde et le premier sourire de l'amour, aurait dû leur révéler la loi sainte et vraie. Il se peut bien, du reste, que la nécessité des premiers temps et des temps antiques ait justifié jusqu'à un certain point un semblable moyen de reproduction ou de multiplication. La Bible parle d'un *crescite* et d'une *multiplicamini* très nécessaires. Mais la polygamie est la loi de la force, de la violence et du mépris de la femme.

Et quand vous dites qu'elle est d'accord avec la *révélation divine*, et que cette doctrine de six femmes pour un homme a été établie par "Celui qui a été, est et sera de toute éternité," vous dites certainement des choses incongrues. Une demoiselle qui parlerait ainsi mériterait d'être fouettée. Quand Jupiter lui même, païen cependant, oubliait sa divinité et ses devoirs, il avait soin de s'envelopper dans une nuée mystérieuse.

Mais s'il est bien vrai que les patriarche sont été palygames, s'il est dans la Bible et dans le Coran tout le contraire de la monogamie, sans condamner à *posteriori* les institutions de l'antiquité indienne, arabe ou juive, nous devons cependant dire aux femmes du pays mormon: Vous vous trompez, commères. Si vous avez pour vous Abraham, Salomon, Mahomet, les Arabes, les Turcs et les débauchés, vous avez contre vous l'église de Jésus Christ. L'Evangile est contre vous, et si le christianisme a été bien positivement la Loi nouvelle, la fin du mosaïsme, du sabéisme et du salomonisme, c'est parcequ'il a irrévocablement condamné la polygamie. Entre autres affranchissements admirables, ceux de l'homme par exemple, le christianisme a proclamé celui de la femme. La mère d'un Dieu ne peut être que chaste, sainte et sublime. Et si vous ne comprenez point la sainte famille nouvelle, celle du vrai dogme chrétien et rédempteur, voyez la *fuite en Egypte*: Joseph, Marie et Jésus.

VIII.

Oui, la polygamie, comme le polythéisme, est un retour au passé, l'homme reprenant le chemin de la servitude, la femme rentrant dans la honte, la morale redevenant celle de la force, de la violence et des consciences sans lumière.

Il n'en faut point.

Et vous, femmes de l'Utah, vous êtes des malheureuses. Vous n'avez pas le droit de vous nommer citoyennes légales, de vous réclamer de la Constitution des Etats-Unis, bien moins de demander qu'on flétrisse ce pays et qu'on souille cette république par un amendement constitutionnel que consacrerait un opprobre social. Vous êtes à peine des filles de tolérence. Les conceptions de vos consciences sont des conceptions malsaines. Il ne faut pas vous servir trop haut de ce mot de conscience. Il n'y a point de conscience sans liberté et sans dignité. Car les femmes du tour de rôle, qui peuvent au besoin porter des numéros pour noms, qui sont plutôt des concubines que des épouses, et qui ne connaissent point la jalousie, cette exaltation d'un amour vrai et d'un sentiment profond, ont perdu presque tout droit au respect et tout titre à la civilisation. On les excuserait plus volontiers si elles étaient polygames d'une autre manière. Mais leurs Saints du Dernier Jour, comme elles disent, ne sont guère plus respectables que ceux de l'abstinence, qui ne sont point dans la nature, ou que ceux qui volent les femmes des autres, et dont l'action est criminelle. Ces Saints du Dernier Jour ou de la dernière orgie sont des coquins.

Certes, il n'y a point d'à-peu-près qui ne trouve assez facilement des prêtres, et toutes les singularités ont des admirateurs; mais il n'est pas bon, à ce siècle de christianisme, de philosophie et de science, que l'immoralité ait des temples, des autels et de l'audace.

Et le mormonisme est une immoralité.

Quand la Turquie est à la veille de se défaire de la polygamie, quand le Coran lui-même ne vous accorde que trois femmes, quand l'humanité est positivement entrée dans la voie des vertus supérieures et des libertés glorifiantes, quand la femme américaine, la vraie, la sage et l'honorable, a pris son rang civil, social et religieux, est-il décent que les filles et les esclaves de l'Utah réclament effrontément les temps des patriarches et leur glorification?

En vérité, ces femmes sont folles, pour ne pas dire autre chose, et si elles ont droit à un sentiment, nous leur accordons celui de la pitié ou de la commisération.

Au reste, ce ne sont point elles qui ont rédigé ces singulières *Résolutions*, et quand elles les ont votées à l'unanimité, après un discours de la dixième femme de Brigham Young, qui en eut une vingtaine, c'est par l'ordre des hommes, des maitres ou des Saints du Dernier Jour. L'on dit même que ce jour-là, après le meeting, ces malheureuses ont brisé presque toute la vaisselle de leurs Saints.

Avaient-elles bu du whiskey?

IX.

Encore un mot.

Nous avons une Constitution, une législation, des lois et une morale.

Nous pouvons même dire que tout cela n'est pas absolument mauvais, bien que certains Fouinets trouvent le divorce abominable et la liberté de conscience diabolique.

Or, la monogamie étant dans nos lois, quand un citoyen de la Nouvelle-Orléans, de Philadelphie ou de Boston se marie une fois à Philadelphie et une fois à la Nouvelle-Orléans, il est *bigame*.

Et la loi ne lui demande pas pourquoi il s'est marié deux fois, quand il en est d'autres qui ne se marient pas du tout. Elle ne veut pas savoir si la première femme est sèche, revêche, pie grièche et désagréable au possible. Elle n'entre point, pour ce cas, dans les incompatibilités d'humeurs, de mœurs et de sentiments. Vous pouviez vous séparer, et le recours légal était là. Notre législation est généreuse, courageuse et ne reculant point devant la mal à réparer. Le mariage ne peut pas être une chaîne de deux galériens, avec deux boulets de misère, de haine et de honte.

En vérité, la loi ne voit que le fait, que la *bigamie*, et elle condamne sans hésitation le citoyen de la Nouvelle-Orléans, de Boston ou de Philadelphie. La morale le veut, comme aussi le salut de la famille et la dignité de la femme. Et personne ne proteste, excepté peut-être le bigame. Mais si la bigamie était facile, possible et autorisée, que deviendait la société, et la mariage, lien d'un jour et d'un caprice, existerait-il encore parmi nous? Quant à la civilisation, à coup sûr, elle disparaitrait. Nous entrerions dans la sauvagerie des libres amours et des enfants sur le chemin. Pauvre Agar, que ferais-tu de ton fils Ismaël, et toi, honnête Abraham, es-tu bien sûr d'avoir respecté Sara? Arrière les mœurs du Vieux Testament!

Or, entre le Mormon, citoyen des Etats-Unis, qui prend quatre, dix et vingt femmes, et les citoyen de la Nouvelle-Orléans ou de Philadelphie, qui n'en prend que deux, et toujours en cachette, quelle grande différence voyez-vous, et lequel est le plus innocent des deux? Si vous condamnez l'un, pourquoi donc ab-